

Samir
Toumi

AMIN

Une fiction algérienne
roman

[barzakh] elyzad



AMIN

Une fiction algérienne

DU MÊME AUTEUR

Alger, le cri, récit, barzakh, 2013.
L'Effacement, roman, barzakh, 2016.

Design de couverture : Héra Chelli.

Relecture : Sarah Ahnou, Isabelle S.-B., Yamina Hellal.

Maquette : Tarik Oumokrane.

Pour la présente édition :

© éditions barzakh & éditions elyzad, 2025

Samir TOUMI

AMIN

Une fiction algérienne

Roman

[barzakh] / elyzad

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

À ceux qui espèrent...

« Il pleut sur ma patrie, la mort et la légende
Il suffit d'un épi pour que chantent les blés
Il suffit d'un moment pour que la nuit descende
Et aussi d'un moment pour que le jour soit né. »

Malek Haddad – *Le Malheur en danger*

I.

« Si je ne sais pas que je ne sais pas
Je crois que je sais
Si je ne sais pas que je sais
Je crois que je ne sais pas. »

Ronald D. Laing – *Nœuds*

1.

C'est à la soirée du Nouvel An que j'ai rencontré Amin, chez Djalil B., célèbre fêtard, millionnaire et toujours défoncé. Les gens adoraient aller chez lui. On y mangeait bien, on pouvait boire, fumer, sniffer et faire la fête, tout en contemplant, depuis son immense terrasse, la baie d'Alger.

Comme souvent chez lui, il y avait un monde fou. J'ai bu quelques verres, salué de nombreuses connaissances. L'air était particulièrement doux pour un début d'hiver, la musique, agréable, et les conversations, délicieusement superficielles. Alors que je savourais mon joint, accoudé à la balustrade, un homme s'est approché :

— Bonsoir, êtes-vous l'écrivain Djamel B. ?
J'ai acquiescé.

— Je suis ravi de vous rencontrer. Je m'appelle Amin S. Je tenais à vous dire que j'ai lu et apprécié tous vos romans.

Je l'ai remercié et lui ai tendu mon stick, qu'il a poliment refusé. Je n'avais pas spécialement envie d'engager la conversation, je voulais juste contempler les lumières clignotantes de la ville, ne penser à rien, et compter les bateaux assoupis sur l'eau, formant comme une guirlande lumineuse dans le noir.

Il s'est accoudé à côté de moi, et de longues minutes de silence ont suivi. Puis il a murmuré, d'une voix tout à la fois aiguë et légèrement enrouée :

— Vous savez, j'ai beaucoup de choses intéressantes à vous raconter...

J'ai pouffé un peu bêtement, manière polie de lui signifier mon désintérêt.

Il m'a demandé mon numéro de téléphone. Sans prendre le temps de réfléchir, je le lui ai donné.

Quelques jours plus tard, Amin m'a appelé. Étrangement, j'ai immédiatement reconnu sa voix, sans pour autant me souvenir avec exactitude des traits de son visage. Il m'a

proposé une rencontre, en fin d'après-midi, à l'hôtel Saint-George. J'ai accepté.

À la terrasse du bar, il m'a fait signe et je l'ai rejoint à sa table. Il s'est levé, m'a tendu une main fine et brune, aux ongles parfaitement manucurés. Tout était soigné chez lui : cheveux gris impeccablement coupés, lunettes à monture métallique, costume taillé sur mesure, chemise blanche à col italien, d'un style discret et élégant. De taille moyenne, plutôt mince, il avait un visage aux traits délicats, et les yeux d'un noir profond. Une apparence sans défauts ni aspérités, bien trop lisse pour ne pas être soigneusement étudiée.

La terrasse était bondée, et l'air charriait des effluves d'été, émanant de l'ample jasmin qui enlaçait la pergola. Nous avons échangé quelques banalités, ponctuées de nombreux silences ; un serveur a enfin pris notre commande : une Tango bien fraîche pour moi, et une eau gazeuse pour lui.

Pendant que je sirotais ma bière, Amin m'a fixé avec attention. D'une voix calme et sans timbre, il m'a annoncé qu'il savait tout de moi. Sur un ton monocorde, il a énuméré tout d'une traite le déroulement de mes études, mon parcours d'écrivain, a évoqué ma famille. Il m'a également parlé

du décès de mon père, et de notre combat – récemment gagné – pour reprendre nos terres dans l’Oranie, ainsi que les nombreux biens expropriés que mes deux frères tentaient en vain de récupérer. Selon lui, l’État pouvait nous dédommager, et même nous en restituer certains, pour peu que nous fassions appel aux « bonnes personnes ».

Abasourdi, aussi bien par cette étrange entrée en matière que par la précision de ses propos, j’ai réclamé des explications.

Il m’a souri.

— Je ne suis pas de la police mais je m’intéresse beaucoup à vous.

— Je vois ça, c’est impressionnant, quoique un peu déroutant... Qu’attendez-vous de moi ?

— Je veux que vous écriviez un roman...

— Sur vous ?

— Oui, sur moi, ou plutôt à partir de moi...

Amin avait « des choses importantes à me dire ». Pendant des années, il avait côtoyé des hommes d’affaires et de hauts responsables de l’administration et de l’armée. Il prétendait connaître *le système* de l’intérieur, pour l’avoir longuement pratiqué, et voulait m’en dévoiler les principaux rouages.

Il m'a proposé de lui consacrer du temps, dans les prochaines semaines, pour me présenter des personnes emblématiques du système, et me faire découvrir, à travers elles, les tenants et les aboutissants de son fonctionnement. Fort de toutes les informations que j'aurais ainsi glanées, je pourrais alors, m'a-t-il dit, me lancer dans l'écriture d'un roman, en toute liberté, sans avoir à lui rendre de comptes. Amin a insisté à maintes reprises sur la confidentialité de notre projet, et m'a demandé, si je me lançais dans l'aventure, de ne même pas en parler à mon éditeur.

J'étais pour le moins déstabilisé et intrigué... Cependant, je lui ai répondu qu'étant curieux de nature j'étais prêt à tenter l'expérience, et à me laisser guider par lui. Son visage, jusque-là inexpressif, s'est alors illuminé, et j'ai cru même percevoir une pointe de soulagement.

J'ai commandé une autre Tango, et lui, un café bien serré.

J'ai demandé à Amin ce qu'il faisait dans la vie. Il était *dans le consulting*. En ce moment, par exemple, il aidait un ami entrepreneur qui réalisait des promotions

immobilières de haut standing partout en Algérie. Amin se rendait régulièrement à Oran, Sétif et Annaba, où son client érigait des tours d'habitation et de bureaux. Son rôle était de l'aider à régler les divers problèmes qu'il pouvait rencontrer avec les administrations, les douanes ou les riverains. Il m'a décrit ce « client et ami » comme un parvenu, inculte, malhonnête et bigot. Ses propos étaient méprisants, ça me frappait, je le lui ai dit. Il a haussé les épaules.

— Ce n'est pas du mépris, c'est la simple réalité. C'est un individu peu recommandable.

— Pourquoi travaillez-vous avec lui, dans ce cas ?

— Parce qu'il m'a sollicité, et que c'est bien payé. Vous le rencontrerez, ce sera l'un de vos personnages.

Tout en me parlant, il a sorti son téléphone et fait défiler des photos de carcasses d'immeubles, en me signalant tous les vices de construction qu'il avait pu constater.

— C'est dangereux, ça peut s'écrouler à tout moment. Tout le monde le sait, à commencer par les administrations concernées, et quand les constructions vont s'effondrer, croyez-moi, ça va faire mal !

— Mais, comment est-ce possible ?

— Par l'argent...

— C'est-à-dire ?

— Si vous payez, vous obtenez ce que vous voulez. C'est comme ça que tout se passe aujourd'hui. Vous vivez bien en Algérie, non ?

Ébranlé par tant de cynisme, j'ai été saisi d'une pulsion soudaine : celle de me lever, et de m'échapper loin de cet odieux personnage, guidé par un instinct de fuite mâtiné d'un profond dégoût. Pourtant, je suis resté. J'étais inquiet, mais dévoré par la curiosité.

Pendant qu'il me parlait, je l'observais attentivement. Il devait avoir la cinquantaine, sa voix était légèrement rauque, avec peu de modulations. Son regard n'était pas fuyant, sans pour autant être direct et franc. J'avais du mal à percevoir ce qu'il ressentait ; il y avait comme un décalage entre la gravité des propos qu'il tenait et le flegme dont il faisait preuve. Sa gestuelle était précise, sans amplitude, et ses mouvements, quoique rares, s'enchaînaient avec souplesse. Son français était parfait, sans accent particulier, avec un vocabulaire riche et des phrases élaborées, révélant des origines sociales probablement bourgeoises et un niveau d'instruction élevé. Le personnage dégageait peu de charisme ; j'aurais pu le croiser maintes fois, dans un

contexte professionnel ou mondain, sans même le remarquer.

Avant de nous séparer, Amin m'a tendu un épais dossier.

— Étudiez-le, prenez votre temps, et discutons-en quand vous voudrez.

Il a insisté pour payer l'addition. Au parking, je l'ai vu s'engouffrer à l'avant d'une Audi noire, conduite par un chauffeur.

Djamel, auteur à succès, est en panne d'inspiration. Un soir, un homme mystérieux, Amin, l'aborde et lui propose un marché : s'il lui donne accès aux arcanes du « système », Djamel écrira-t-il un roman dénonçant celui-ci ? L'Algérie semble à la veille d'un basculement, l'écrivain accepte.

D'un bout à l'autre du pays, de villas cossues en yachts rutilants, Djamel va croiser une galerie de portraits « tout droit sortis d'un film de Kusturica ». Une oligarchie inquiétante où se mêlent argent, décadence et menaces. Mais dans ce jeu de dupes, qui mène la danse ?

À la faveur d'une intrigue quasi policière, Samir Toumi capte les pulsations et les paradoxes de l'Algérie moderne. Il pose avec audace la question brûlante de la rumeur dans la fabrique de l'actualité et de la place de l'écrivain dans la Cité.

elyzad [barzakh]



9 782494 463547

20 €